

<https://ricochets.cc/Il-y-a-50-ans-l-essentiel-etait-dit-concernant-l-ecologie-politique.html>



Il y a 50 ans, l'essentiel était dit concernant l'écologie politique

- Les Articles -

Publication date: mercredi 2 mars 2022

Copyright © Ricochets - Tous droits réservés

Pour mieux savoir où se situer, comment se détacher des manipulations médiatiques et étatiques, et retrouver les fondements des luttes écologico-sociales, il peut être utile de se replonger un peu dans le passé :



Il y a 50 ans, l'essentiel était dit concernant l'écologie politique 1972, la dernière chance de l'humanité

IL Y A 50 ANS : « LA DERNIERE CHANCE DE LA TERRE »

Il y a 50 ans, en juin 1972, paraissait ce numéro « spécial écologie » du Nouvel Obs intitulé « La dernière chance de la Terre ».

L'éditorial d'Alain Hervé, intitulé « Pour éviter la fin du monde... », affirmait qu'au « nom du progrès [...] a commencé la plus gigantesque entreprise de destruction qu'une espèce ait jamais menée contre le milieu qui soutient sa vie et contre la vie elle-même » et en appelait à une « révolution écologique [...] qui ne sera pas le fait d'un club où se réunissent différents ministres de l'Environnement qui, nommés par un pouvoir soucieux de le conserver, ne peuvent que servir un ordre qui a fait faillite ».

Dans un article intitulé « Les démons de l'expansion » André Gorz (sous le pseudonyme de Michel Bosquet) écrivait que « la civilisation industrielle ne passera pas le cap de ce siècle », et suggérait même que son effondrement était souhaitable, et urgent :

« Plus vite cela cessera, mieux cela vaudra ; plus cela durera, plus l'effondrement de cette civilisation sera brutal et irréparable la catastrophe planétaire qu'elle prépare. Vous pouvez hausser les épaules et arrêter là votre lecture. Si vous la continuez, souvenez-vous de ceci : d'autres civilisations se sont effondrées avant la nôtre, dans les guerres d'extermination, la barbarie, la famine et l'extinction de leurs peuples pour avoir consommé ce qui ne peut se reproduire et détruit ce qui ne se répare pas. Souvenez-vous aussi que l'impasse absolue qui est prédite à la civilisation dite occidentale et industrielle ne vous est pas annoncée par des politiques et des idéologues mais par des démographes, des agronomes, des biologistes, des écologistes qui, souvent, ont une si piètre compréhension de la portée subversive de leurs calculs qu'ils ne cessent de s'étonner de la mauvaise foi hostile avec laquelle banquiers et industriels les accueillent. »

Si son effondrement est garanti, affirme Gorz, c'est parce que ce qu'il faudrait faire pour mettre un terme au désastre est « incompatible avec notre mode de vie et de production présent, c'est-à-dire avec la civilisation industrielle issue du capitalisme. »

Dans un entretien, Robert Poujade, à l'époque ministre de l'Environnement et de la Nature, affirmait être « assez optimiste » car « à partir du moment où l'on vise à la fois le développement et la protection des hommes, on trouve des solutions plus élaborées permettant l'un et l'autre. [...] Il faut exiger de l'homme plus d'invention technologique, une meilleure répartition des ressources et des crédits, mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire de choisir entre le développement et la protection de l'environnement ».

50 ans plus tard, on constate la même imbécillité du discours politique. Et tout a empiré. Énormément. Et tout empire.

Dans un texte intitulé « Le roi devenu fou », Théodore Monod décrivait « la civilisation » comme « un processus de déséquilibre entre le potentiel de destruction de l'homme et les capacités de récupération du milieu naturel » :

« Ce qu'on appelle la crise de l'environnement est tout simplement le résultat d'une violation sans cesse aggravée des lois de l'écologie, fondées sur l'interdépendance des êtres vivants entre eux et avec leur milieu physique, c'est-à-dire sur la notion d'équilibres naturels. Un rapide coup d'oeil sur les étapes de la situation de l'homme au sein de la biosphère, face aux autres éléments de la communauté biologique, peut aider à prendre une vue d'ensemble.

Dans une première phase, l'homme reste un prédateur parmi d'autres, occupant une modeste place dans sa biocénose originelle ; ses prélèvements sur le milieu demeurent comparables à ceux des autres parties prenantes : le lion, le guépard, les autres singes. Mais avec le perfectionnement de ses techniques d'acquisition, avec le biface, la flèche, le feu, son efficacité s'accroît sensiblement. Avec la révolution néolithique apparaît l'animal domestique, la céréale cultivée, la poterie, la ville, le palais, le temple, la boutique, l'entrepôt, la caserne, le bordel et la prison : la civilisation est en marche...

Si, à l'origine, un certain équilibre pouvait subsister entre le potentiel de destruction de l'homme et les capacités de récupération du milieu naturel, la balance, désormais, penchera de plus en plus en faveur de l'agresseur. Le processus de déséquilibre entre le potentiel de destruction de l'homme et les capacités de récupération du milieu naturel est dès lors engagé : il mènera tout droit à la bombe atomique et aux autres merveilles que nous prépare une technologie emballée, devenue une fin en soi et médiocrement soucieuse, jusqu'ici, de ce qui devrait tout de même compter : l'homme [l'être humain, plutôt, et tout le vivant, devrions-nous ajouter].

Une idéologie belliqueuse et orgueilleuse, la mythologie d'un "roi de la création" chargé de conquérir, de dominer, sans souci des droits des autres êtres vivants, devaient nous permettre de ravager la planète en toute bonne conscience. Et d'autant plus facilement que la religion du profit allait rendre licite n'importe quel méfait du moment que l'assurance d'un gain venait l'absoudre, voire le sanctifier.

Dès lors, quoi d'étonnant si la production, l'industrialisation, le gigantisme humain, la croissance économique, sont tenus pour des vertus axiomatiques ? Au point que l'on en arrive à €” et qui ne voit là la condamnation par l'absurde de tout le système ? à €” à faire les choses non parce qu'elles ont été mûrement réfléchies et reconnues bénéfiques au développement de l'homme sous ses divers aspects [et à sa cohabitation harmonieuse avec l'ensemble du vivant, avec le monde naturel, devrait-on ajouter], mais uniquement parce qu'elles sont possibles (et qu'on les espère "rentables"). On fera l'avion supersonique pour la seule raison qu'on peut le faire : est-ce raisonnable, est-ce digne d'un Homo qui ose se prétendre sapiens ?

Les aberrations écologiques qu'entraîneront ces beaux (et lucratifs) principes, on ne les connaît que trop. Il suffit d'ouvrir les yeux pour juger de l'étendue des désastres déjà consommés et de ceux que de fructueuses complicités sont en train de nous préparer. "Jamais on n'a tant parlé de protéger la nature. Jamais on n'a tant fait pour la détruire", remarquait Philippe Saint-Marc, auteur du courageux ouvrage "Socialisation de la nature". Ce n'est que trop vrai : partout, projets insensés, dégâts stupides, sites défigurés, sournoise montée d'une inexorable marée de déchets et de détritiques, pollutions de toute sorte, menaces en tout genre, y compris celle dont il est de mauvais goût de trop parler, celles de la radioactivité, par exemple, ou du tabac cancérigène d'État. [...]

La grosse industrie, les grands pollueurs, devant l'émotion enfin soulevée dans le public par leurs excès, se trouvent désormais sur la défensive et réagissent de plusieurs façons. D'abord par d'habiles plaidoyers, inconcevables, parce qu'alors inutiles, il y a seulement quelques dizaines d'années. On condamne en bloc les tenants d'une "vague mythologie manichéenne", les rousseauistes, les passéistes, les amateurs de "rêve bucoliques" ou de "pureté champêtre", les sentimentaux, bref tous ceux qui ont l'impertinence, ces impies, de refuser d'adorer le Veau d'or, le Fric-Jéhovah ou Sainte Production. Au besoin, on les accusera de vouloir revenir à l'ère préindustrielle, alors qu'ils osent justement penser à l'avance l'ère postindustrielle, qui pourrait bien venir plus tôt que certains ne l'imaginent ou le souhaitent. Puis on tente de minimiser les faits ou d'en émasculer la signification : n'y a-t-il pas eu, de tout temps, une érosion naturelle ? Des espèces animales n'ont-elles pas déjà disparu sans intervention de l'homme ? Comme si des phénomènes d'ordre géologique, à l'échelle de millions d'années, pouvaient avoir quoi que ce soit de commun avec les dégâts des pétroliers, des princes du béton ou des rois de la bauxite !

On va d'ailleurs plus loin, en tentant de vastes opérations de "dédouanement" publicitaire, par exemple par la fondation de prix pour encourager la protection de la nature ou par des subventions aux sociétés luttant pour la défense de l'environnement â€" qui, d'ailleurs, n'étant pas prêtes à accepter de l'aide de n'importe qui, exigent que l'on montre d'abord "patte blanche". À en croire certaines de ces firmes puissantes, c'est tout juste si leur souci majeur, essentiel, primordial, ne serait pas devenu la protection de l'environnement, le reste â€" profits, dividendes, etc. â€" n'étant désormais que secondaire. [...]

Autre argument : tout le monde pollue, le vrai coupable c'est vous, c'est moi, c'est la ménagère, plutôt que l'usine. Certes, nous sommes tous peu ou prou responsables, mais qui nous a vendu le détergent non biodégradable, l'herbicide, l'essence, l'emballage en plastique ? [très discutable : comme si nous vivions en démocratie, comme si nous voulions tous les choses comme elles sont et en étions tous également responsables, comme si nous n'étions pas, pour l'immense majorité d'entre nous, entièrement dépossédés de tout pouvoir sur nos existences et sur les sociétés de masse dans lesquelles nous sommes piégés].

L'environnement, les équilibres écologiques, etc., deviennent une tarte à la crème : de hauts personnages en ont, sans rire, plein la bouche, de ces mots qu'ils ignoraient il y a six mois. Mais c'est à la mode de cela "fait bien". [...] On ne luttera plus, désormais, pour incarner dans la pratique une véritable conscience écologique â€" et cette nouvelle morale de l'environnement qui nous manque encore si cruellement â€" sans se heurter aux puissants et aux profiteurs menacés dans la poursuite de leurs fructueux méfaits.

On n'y insistera jamais trop : le combat pour l'environnement et pour la qualité de la vie débouchera nécessairement, très vite, sur des questions de principes et de finalités, donc de choix. Ce n'est pas un arrêté de plus par-ci par-là, plus ou moins appliqué d'ailleurs, qui renversera la vapeur et obligera le convoi emballé à ralentir puis à bifurquer. Allons-nous indéfiniment accepter, toujours et partout, que le "plus" se voit préférer au "mieux", la quantité à la qualité, l'argent à la vie ? Après tout, qu'est-ce qui compte vraiment : "avoir" ou "grandir" ? Continuer à saccager allégrement la planète et refuser la barbarie mal camouflée d'une civilisation dont le fragile vernis s'écaille au moindre choc, ou bien accepter d'entrer dans une troisième phase de l'histoire des relations homme-nature, celle de la réconciliation ? [...] »

Les différents textes publiés dans ce numéro spécial du *Nouvel Obs* ne sont pas extraordinaires. Les meilleurs sont sans doute ceux de Gorz et de Monod, qui présentent néanmoins de lourdes faiblesses. Cela étant, en comparaison des inepties proférées par les Dion, Arthus-Bertrand, Camille Étienne, Pierre Gilbert, Julien Wosnitza, Maxime de Rostolan, etc., il s'agit de chefs d'oeuvre. Quoi qu'il en soit, un document à consulter pour comprendre l'histoire de la lutte écologiste, sa déroute, sa défaite :

► [La dernière chance de la Terre](#) - 1972, *Nouvel Obs*

(post de N Casaux)

Civilisés à en mourir (Christopher Ryan) - Le prix du progrès

Un livre qui vient de sortir.

La plupart d'entre nous savent instinctivement que la situation est catastrophique. Tout le suggère à€” les conversations en tête-à-tête supplantées par une zombification digitale, un monde en guerre permanente, un système politique en faillite totale, une pollution généralisée, un climat en déroute, des épidémies qui se multiplient, etc. Cependant, de vieilles idées continuent inlassablement de nous être assénées, telles que : Par le passé, la vie était épouvantable. La civilisation est le plus merveilleux accomplissement de l'humanité. Le progrès est indéniable. Estimez-vous chanceux de vivre à notre époque.

En réalité, ainsi que Christopher Ryan le démontre brillamment, et non sans humour, le « progrès » tel que notre société l'a défini s'apparente plutôt à la progression d'une maladie n'ayant de cesse de dégrader notre façon de vivre à€” de faire société, de subvenir à nos besoins, de les maîtriser, de nous nourrir, de nous vêtir, d'habiter la Terre, de cohabiter, y compris avec les autres êtres vivants, de nous accoupler, d'être parents, de nous amuser et même de mourir.

C'est-à-dire que contrairement à ce que l'on nous enseigne à l'école, l'avènement de la civilisation, suite à la sédentarisation de certains groupes humains et à leur adoption de l'agriculture, ne fut pas la bénédiction tant vantée, mais l'émergence de sociétés stratifiées en classes, lourdement inégalitaires, destructrices de la biosphère, défavorables au bon développement physiologique et psychologique des êtres humains et dans lesquelles leur liberté se réduit comme peau de chagrin.

La vie préhistorique, bien sûr, n'était pas exempte de problèmes et de dangers. De nombreux bébés mouraient en bas âge. Un os cassé, une blessure infectée, une morsure de serpent ou une grossesse difficile pouvaient mettre la vie en jeu. Mais en fin de compte, s'interroge Christopher Ryan, ces risques étaient-ils plus problématiques que les fléaux que sont les inégalités sociales (colossales), les maladies infectieuses et autres maladies justement dites « de civilisation », toujours plus nombreuses (surpoids, obésité, cancers, maladies cardiovasculaires, maladies psychiques en tous genres (stress, angoisses, dépressions, troubles divers et variés), caries dentaires, etc.), les pollutions multiples et multiformes (une cinquième « limite planétaire » vient officiellement d'être franchie à l'heure où nous publions ce livre, « la pollution chimique a globalement franchi le seuil de danger pour la stabilité des écosystèmes »), le réchauffement climatique, le ravage de l'écosphère, l'« isolement social » ou encore la longue fin de vie agonique et inhumaine qui commence en « maison de retraite » et se prolonge autant que la haute technologie le permet ?

Christopher Ryan est un écrivain états-unien principalement connu pour son livre intitulé *Sex at Dawn* (que l'on pourrait traduire par « Le sexe à l'origine »), co-écrit avec Cacilda Jethá, publié en 2010 aux éditions Harper. Six semaines après publication, ce livre passait dans la liste des best-sellers du *New York Times*. Christopher Ryan possède un doctorat en psychologie de l'Université de Saybrook en Californie. Ses travaux ont été présentés sur MSNBC, Fox News, CNN, HBO, Netflix, *The New York Times*, *The Washington Post*, *Time*, etc. Il tient un podcast hebdomadaire intitulé *Tangentially Speaking*.

(post des Editions Libres)

« Il arrive un moment où le fonctionnement de la machine devient si odieux, vous fait tellement mal au cœur, que vous ne pouvez plus y participer, vous ne pouvez même plus y participer passivement, et vous devez mettre votre corps sur les engrenages et sur les roues, sur tous les appareils et vous devez l'arrêter. »

Mario Savio